



## Prologue

# DANTE

*Afghanistan, 2002*

Le ciel d'orage se déchire comme une blessure béante. Le roulement du tonnerre masque le silence pendant quelques minutes menaçantes avant de s'éloigner, comme le calme avant la tempête, et une seconde pluie d'éclairs enflamme la scène. Au même moment, le M-ATV traverse une nouvelle ornière de la piste qui fait vibrer la suspension au point que je suis obligé de modifier ma posture.

J'avale une lampée de ma gourde, les yeux rivés sur l'horizon ravagé. Je parcours les lieux de gauche à droite en scrutant le moindre détail. Pas un seul arbre en vue. On dirait que les fanatiques sont partout, derrière chaque caillou, mais l'endroit a été abandonné par Dieu depuis longtemps.

Le grondement régulier du moteur poursuit sa course dans le désert. Mon commando s'est mis en route il y a deux jours déjà et le convoi progresse vers sa cible. Nous sommes en mission de reconnaissance pour l'Escadron B. La cible est un bastion taliban que le gouvernement US a repéré comme un des points chauds du moment, et nous

avons été envoyés en éclaireurs afin de jauger sa puissance de feu et évaluer le coût éventuel en vies civiles, mais tous mes hommes savent parfaitement que ce ne sont que des conneries. La mission n'est rien d'autre qu'un écran de fumée pour calmer les médias américains et leur inlassable rhétorique antidrone. Quelque part à Washington, il y a un général fou de la gâchette qui meurt d'envie de déclencher des représailles, peu importe qu'il abatte une centaine d'innocents ou non dans la bataille.

— Vous avez fini avec ça, capitaine ?

Je sens qu'on me tapote l'épaule. Sans un mot, je passe la gourde à l'un des hommes assis derrière moi. Au même moment, je croise le regard de l'autre soldat. Il a posé sur moi des yeux gris-bleu, froids comme la banquise. Je relève un sourcil. Ce gosse a un sacré culot de me regarder comme ça. C'est un bleu. Un inconnu. Il n'a été affecté à mon équipe que lorsque Lewis a eu la tête explosée par un traître infiltré dans un check-point il y a à peine une semaine.

— C'est quoi ton nom, soldat ?

Après un silence, le type répond :

— Grayson, chef.

— Tu me regardes encore avec cet air hautain, Grayson, et tu peux compter tes abattis.

Il ne cille pas, même quand son camarade lui donne un coup dans les côtes.

— Oui, chef, marmonne-t-il sans pour autant baisser les yeux.

Après une nouvelle pause, il ajoute :

— J'ai entendu parler de vous.

— Tu n'as entendu que de la merde.

Un malaise envahit tout le véhicule. J'ai une réputation, et elle me poursuivra longtemps après mon départ de l'ar-

mée américaine. Je vais là où personne d'autre n'ose aller. Je vis si près du bord de l'abîme que je suis presque en train de voler, et je ne connais pas le sens du mot « pardon ». Même le président me connaît de nom – un putain de nom d'emprunt, mais quand même. Les dirigeants de ce monde n'écoutent que ce qu'ils veulent entendre.

La voix de mon sergent-major brise le silence à travers la radio comme un coup de couteau dans l'atmosphère épaisse.

— Cinq kilomètres, capitaine. Tempête de sable en vue.

— Roger. Over.

Je me frotte la mâchoire. Est-ce le moment où je commence à avoir de l'appréhension ? Que dalle. Au fond de moi, je suis toujours aussi impassible. Les seuls instants où j'éprouve une once de sensation, c'est quand je tue ; alors, une satisfaction sombre enveloppe mon âme comme une épaisse fumée noire.

Un jour, j'ai lu un article à propos de mecs qui étaient capables de voir les émotions en couleurs. Je me souviens d'avoir pensé à l'époque que c'était plutôt cool. Par exemple, lorsque le chagrin les frappe, leur monde adopte une nuance indigo. Si j'avais ce talent, si je pouvais donner à ma vie entière des couleurs, il n'y en aurait qu'une :

*Rouge sang.*

La couleur qui coulait de la bouche de ma mère chaque fois que mon père la cognait.

Jusqu'à la mort.

Je jette un nouveau coup d'œil au chauffeur. Il a les doigts serrés sur le volant, le visage, concentré, les lèvres, pâles. Pour ceux qui sont capables d'éprouver encore quelque chose, il y a deux émotions qui reviennent

toujours : la peur et la souffrance. J'ai vu des hommes adultes pleurer à chaudes larmes. J'en ai vu d'autres qui, le corps en morceaux, mouraient dans la dignité. Et cette couleur ? *Rouge sang*. Je n'ai même pas besoin de l'imaginer. Elle est si vive, si omniprésente... elle souille le champ de bataille jonché d'hommes brisés, hante leurs yeux, polluant jusqu'à leur dernier souffle.

Je tends la main pour modifier l'angle du rétro afin de vérifier comment le gamin à peine sorti du lycée se débrouille. *Relax*. Ce Grayson a l'air de ne penser qu'à son rendez-vous avec la reine du bal de promo. Les épaules détendues, les doigts posés tranquillement sur la détente. Il agite la main pour chasser une mouche et le soleil rebondit sur une alliance. Quel âge peut-il avoir ? Vingt-deux, vingt-trois ans ? Beau gosse et déjà casé ! Tss, tss, pour moi, c'est le symbole de la pire faiblesse qui soit.

Il lève les yeux et croise les miens. Il a repéré le sourire sardonique sur mes lèvres et, à présent, c'est à son tour de relever les sourcils d'un air sévère.

Quel putain de fils de...

J'ouvre la bouche pour lui dire quel connard il est quand une lueur éblouissante détourne mon attention. *Rien à voir avec la foudre*. Je m'empare du volant pour virer de bord, mais c'est trop tard. Une grêle de feu nous tombe dessus alors que le M-ATV fait une embardée et quitte la piste. Une douleur aveuglante me transperce la jambe gauche et, avant de sombrer dans le noir, une seule pensée m'habite.

*Enfin, moi aussi je suis encore capable d'éprouver quelque chose.*



ÆÆ

## DANTE

— **A**llez-vous continuer à laisser le passé vous dicter votre conduite, Dante ?  
On dirait qu'Andrei Petrov a perdu ses moyens. Il a l'air irritable et cela ne lui convient pas du tout.

— Le temps presse. Tue ou sois tué.

J'avale une gorgée de mon bourbon et tourne les yeux vers la vue indigo qui s'étend sur des milles et des milles au-delà des murs de mon bureau. Le Pacifique s'étire jusqu'à un horizon si lointain qu'il impressionnerait un homme moins sûr de lui que moi.

*Tue ou sois tué ?*

Seigneur, les conneries qui peuvent sortir de la bouche de ce Russe ! On m'a tiré dessus à six reprises, et je suis toujours le roi de mon île d'Immoralité. Face à la mort, j'ai éclaté de rire tant de fois que je l'accueille désormais comme une amie.

— Avez-vous entendu ce que j'ai dit ?

La voix agacée de Petrov me frappe comme une tempête maladroite contre les rochers immuables. Je suis un roc.

— Restez dans mon camp ou nous souffrirons tous deux des conséquences, ajoute-t-il.

J'en ai par-dessus la tête de ses supplications. Je me contente d'ordonner, sans me soucier de lui accorder une réponse :

— Passez-moi Sanders.

Il ne mérite pas que je respecte sa dignité. Ma seule faiblesse en ce monde, ma seule raison de vivre est en train de dormir dans mon lit, son corps délicieux couvert de contusions. Des contusions dont je tiens cet homme directement responsable.

Petrov grogne de frustration et, pendant une minute, seul le silence me répond. Je fais rouler une nouvelle gorgée de bourbon sur ma langue, satisfait du coup de fouet que me donne l'alcool tandis que je me carre dans mon siège. Je ne vais pas être le seul à porter le fardeau de ma frustration, pas aujourd'hui.

— Dante.

Rick est furax. Il me jette mon nom au visage comme un crachat, mais je sais que je ne suis pas tout à fait sa cible.

— C'est la merde à quel point ? dis-je sèchement. Et pas de salades ! Je veux des détails précis.

— Si tu veux mon avis, c'est le chaos complet.

Rick prend une inspiration et essaie de retrouver son sang-froid avant de continuer :

— Sa *bratva* a pris le contrôle de toute la ville de New York hier soir. Ils se sont occupés de tous mes dealers et de tous mes fournisseurs. Trois cents morts. Quant à Miami et South Beach, c'est le bordel total. Tous mes putains de clubs sont en train de brûler.

Chacune de ses paroles résonne comme une grenade qu'il meurt d'envie de dégoupiller. Le côté charmeur de Rick dissimule sa sauvagerie intérieure. Il va déchaîner l'enfer après cet affront, et il n'hésitera pas à conduire la charge finale aux côtés de Petrov et de moi. Au cours des vingt-quatre dernières heures, l'empire de la cocaïne de Rick a été ravagé par un coup d'État qui nous a laissé la queue entre les jambes.

— Sevastien.

Le nom s'est échappé de ma bouche comme une balle qui vise sa cible. Nous avons osé frapper fort sur son réseau et ses représailles ont été plus rapides que nous l'avions anticipé.

— Des nouvelles de la fille ?

— Peters a mis tous les fédéraux dessus. Apparemment, ils l'ont pas mal bousillée parce qu'il y a du sang et de la merde dans tout l'appart d'Ève.

La voix de Rick a adopté un ton sinistre. Pour ce qui le concerne, cette fille représente une affaire en suspens et Rick ne lâche jamais une chatte sans la satisfaire.

— C'est sans doute une bénédiction si elle est morte... Les choses ne vont pas être jolies jolies pour elle.

*Comme pour ma fille. Comme pour celle de Petrov.*

— L'histoire ne se répète pas, pas quand je m'en occupe, réponds-je.

Je me redresse et pose brutalement mon gobelet vide sur le bureau dans un claquement qui résonne dans toute la pièce.

— Ève a déjà eu sa part d'enfer. *Je ne la décevrai pas une fois de plus.* Je veux un rapport heure par heure. J'ai déjà envoyé une équipe en Floride pour renforcer les recherches, dis-je en consultant ma montre. Elle devrait

se poser à huit heures précises. Et rester collée à Petrov, poursuis-je en baissant très légèrement la voix. Je veux qu'on le surveille minute par minute. Pour ma part, je serai bientôt de retour à Miami et je m'occuperai personnellement de lui.

— Et Sevastien ? Ce crétin ne peut échapper aux radars pour toujours.

— Nous avons eu une info qui le situerait au Maroc. Grayson est en route.

Joseph était sur le point de partir lorsque le renseignement est arrivé. Nous chopons Sevastien, nous chopons la fille, c'est logique. Mon intuition me dit que les priorités de mon seul ami loyal ne tournent plus seulement autour de moi désormais. Rick et lui, ils pourront se taper dessus quand cette Anna sera de retour en Floride, au mieux avec encore ses quatre membres. Je ne sais hélas que trop bien comment les frères des *bratva* russes fonctionnent.

— Tout cela est fort intéressant, Dante, mais en attendant, ces salopards profitent de mon putain de business à moi !

La fureur de Rick m'arrache mon premier sourire de la journée. Rien ne fait perdre les pédales aux Amerloques aussi vite que de voir partir leur fric en fumée.

— Tu vas récupérer tes fonds. Avec les intérêts, je vais m'en assurer. Dis à Petrov que je le rappelle plus tard.

Je coupe aussitôt la communication avant de me retourner vers la fenêtre. J'ai du boulot, un homme à éliminer et une innocente à sauver. Un programme chargé, quoi ! Mais mon cœur est toujours aussi lourd.

— Dante ?

Sa voix douce vient du seuil de la pièce. C'est une voix pour laquelle je serais prêt à abattre mille *bratva*.

Je scrute son visage en quête de sa vérité, de son amour, de tout ce qu'elle est ou éprouve.

— Tu es réveillée.

— Tu m'as laissé dormir trop longtemps.

Je suis d'accord, mais cela ne l'a guère arrangée pour autant. Elle a encore le teint pâle, trop pâle. Des larmes brillent dans ses yeux. Ève est une femme solide, la femme la plus solide que j'aie jamais croisée, mais les derniers événements ont fissuré son armure. Je préfère cependant ignorer la note accusatrice de sa voix.

— Je me sens tellement coupable, insiste-t-elle.

Ses mains délicates se recroquevillent tandis qu'elle se bat avec ses émotions. Ses poings semblent prêts à repousser tous les assauts.

— Je devrais être en train de vous aider à...

Elle hésite, les yeux soudain distraits par l'aspect du décor. Je suis son regard et fronce les sourcils avant de comprendre ce qui lui prend. J'aurais dû faire le ménage ce matin. Joseph aurait dû insister avant son départ. Toute la pièce est encombrée de tessons de verre et de débris qui révèlent ma crise de colère. Le mur d'écrans plats n'est plus qu'un tableau saccagé où voisinent les câbles et les morceaux difformes de grands rectangles de plastique noir. Dans le coin, mon bar a l'air d'avoir été fracassé à coups de pelle, sauf pour quelques bouteilles vides. Les placards sont renversés comme des carcasses métalliques dispersées sur un champ de bataille abandonné. Il n'y a plus que mon bureau à plateau en verre et le fauteuil qui restent entiers.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici, bordel ?

— Tu es partie, dis-je sobrement.

Je la vois écarquiller les yeux lorsqu'elle assimile ce que je viens de dire.

— C'est toi qui m'as jetée dehors, espèce de connard !

— Ah donc, je suis un connard, c'est ça ?

— Tu l'as dit.

— Fais attention, Ève.

Je repousse de toutes mes forces le souvenir indésirable alors que ma queue commence à enfler. Ma crise de démence lorsque je l'ai bannie de mon île est un épisode que je ne tiens pas à revivre. Jamais.

— Y a-t-il encore une part en toi qui me rend responsable des agissements de mon père ? s'enquiert-elle prudemment.

*En réalité, elle est terrifiée.*

— Non. Les péchés de ton père n'appartiennent qu'à lui.

Je suis sincère.

— Viens là, dis-je en lui faisant signe de me rejoindre.

Elle s'avance lentement, toujours avec autant de grâce malgré ses blessures. Je vois qu'elle grimace de douleur et sa souffrance me transperce comme si elle était mienne.

Cela fait trois jours que nous avons quitté Miami. Trois jours depuis que je l'ai arrachée à ces lieux de perdition. Ses bleus n'ont pas encore disparu et je sais que les conséquences psychologiques mettront encore plus de temps à s'effacer, mais elle s'avance vers moi sans hésiter parce qu'elle sait que son cœur m'appartient désormais. Nous sommes liés par quelque chose de bien plus étincelant que les diamants de sa bague de fiançailles.

Je l'enveloppe de mes bras, me plonge dans son parfum citronné, laissant mes sens la respirer jusqu'à ce que la

tête me tourne. Elle enroule les bras autour de ma taille et nous nous emboîtons aussi sûrement que les pièces d'un puzzle. Un puzzle qui prend enfin tout son sens. J'ai presque envie de donner un coup de poing sur une plaque de verre afin de mêler plaisir et douleur dans une apothéose, parce que c'est ce que j'éprouve à la sentir pressée tout contre moi.

— J'ai peur pour elle, Dante, l'entends-je murmurer dans ma poitrine. Je sais ce que ces salauds font aux femmes.

Ce qu'ils lui ont fait à elle.

*Tu es un homme mort, Petrov.*

*Tu sais que je n'oublie jamais rien.*

*Je ne pardonne jamais.*

— Nous allons la retrouver, *mi alma*, dis-je d'un ton que je veux rassurant.

— Et si c'était trop tard ?

Ève recule pour me dévisager, en quête d'indices sur mon état d'esprit. Quand je la regarde, je cherche la vérité ; elle, elle cherche l'espoir.

— Ton amie est plus résistante qu'elle n'en a l'air.

Ève secoue la tête.

— Ce n'est qu'une apparence. Tu ne la connais pas aussi bien que moi.

— En tout cas, ma mâchoire a fait connaissance avec son crochet du droit.

Je frotte légèrement ce qui reste de mon hématome avant de continuer.

— Je lui ai rendu une petite visite dès mon arrivée à Miami.

— Tu ne me l'as jamais dit !

Je hausse les épaules.